

Du grand et beau mélo

Les Oiseaux ivres d'Ivan Grbovic

Charles-Henri Ramond

Volume 40, numéro 1, hiver 2022

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/97629ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

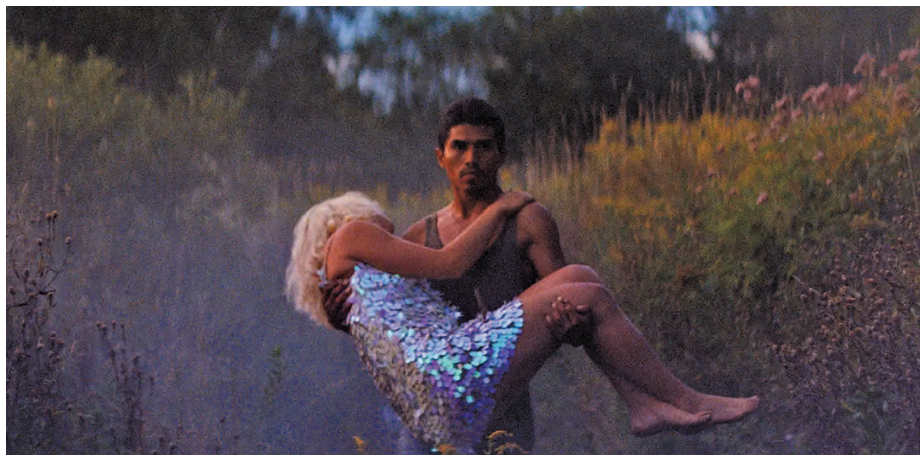
0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Ramond, C.-H. (2022). Compte rendu de [Du grand et beau mélo / *Les Oiseaux ivres* d'Ivan Grbovic]. *Ciné-Bulles*, 40(1), 47–47.



Les Oiseaux ivres

d'Ivan Grbovic

Du grand et beau mélo

CHARLES-HENRI RAMOND

Au Québec, les cinéastes qui font ou qui ont fait état d'une profession de foi cinématographique aussi évidente que celle que portent tel un étendard Ivan Grbovic et Sara Mishara jouissent d'une aura bien particulière. Denis Côté, Maxime Giroux, Stéphane Lafleur, Simon Lavoie et d'autres se sont aventurés dans des sentiers glissants et peu balisés. Au fil du temps, l'originalité formelle ou narrative de leurs œuvres leur a permis de graver leurs noms en lettres d'or dans un corpus québécois toujours largement dominé par les chroniques adolescentes et les drames psychologiques réalistes. Il est encore trop tôt pour dire si Grbovic sera de la partie. En attendant, saluons comme il se doit son deuxième long métrage, longtemps espéré après la réussite de **Roméo Onze**, drame épuré et sensible sorti il y a déjà 10 ans.

Avec **Les Oiseaux ivres**, le réalisateur et sa conjointe, également coscénariste et directrice photo, marquent les esprits d'emblée grâce à la splendeur de leurs images en 35 mm anamorphique faisant ressortir la beauté des vertes campagnes québécoises aux brumes matinales et aux chaudes soirées estivales. Ces

qualités picturales s'accompagnent d'un parti pris lyrique audacieux qui frappe lui aussi l'imaginaire par une ampleur épique quasi inconnue sous nos latitudes. Transcendant son mélo, que l'on pourra trouver trop lisse et souvent mièvre, en véritable épopée contemporaine, la narration fait de la féerie sa glaise. Concocté à partir d'un sujet universel et indémodable (la quête affective), agrémenté d'une pincée de pittoresque et d'un soupçon de romanesque, le film grave son récit dans l'onirisme. Le cheminement d'un jeune mexicain fuyant son pays pour le Québec, où son amoureuse perdue se serait installée, évoque ces drames classiques hollywoodiens d'antan, campés dans des contrées lointaines où l'on retrouvait presque systématiquement un dépaysement propice au déterrement des passions et des pulsions douloureuses.

Cela dit, **Les Oiseaux ivres** n'est pas qu'une réussite formelle au kitch assumé. Le contexte social est bien présent, raccordant l'œuvre avec son territoire et son auditoire. L'illustration du travail de ces paysans modernes, les visages des exilés temporaires qui viennent leur prêter main-forte durant la haute saison, connecte avec une réalité — pas toujours reluisante — qui s'invite régulièrement dans nos fils d'actualité. La particularité

du film est de savoir doser entre la fantaisie (le château du mafieux, la fuite au galop, la voiture de course dans les rues désertes de Montréal) et un portrait de société à la fois crédible, concret et cohérent. Bien que très opposés, ces pôles s'agencent organiquement, sans faire sortir l'intrigue de ses rails ni que la féerie n'amointrisse la pertinence du propos, essentiellement centré sur les rapports de dépendance, émotionnelle et professionnelle, que l'humain peut créer.

À ce regard critique s'ajoutent des drames humains forts. Grbovic et Mishara parviennent à donner une présence riche et complexe à leurs protagonistes, sans sombrer dans le cliché. La trahison de Julie est une raison d'être à son mutisme synonyme de rédemption, le ressentiment de Léa pour sa mère explique sa volonté de s'émanciper, tandis que la douleur du père exulte dans un accès de colère, hélas trop forcé, envers son employé. Sans être choral, le film instaure une chorégraphie des passions qui anime les destins de tous ces « oiseaux ivres » (rarement un titre aura été aussi pertinent), entraînés malgré eux dans un ballet émotionnel où tout s'imbrique et se répond. Enfin, soulignons la douce naïveté appliquée au traitement du milieu de vie des travailleurs migrants. Par leur camaraderie, leur dévouement au travail collectif et leur unicité, on retrouve ces visages inoubliables des grands drames ouvriers américains des années 1940. **CB**



Québec / 2021 / 104 min

RÉAL. Ivan Grbovic **SCÉN.** Sara Mishara et Ivan Grbovic **IMAGE** Sara Mishara **CONCEPTION VISUELLE** André-Line Beuparlant **MUS.** Philippe Brault **MONT.** Arthur Tarnowski **PROD.** Luc Déry et Kim McCraw **INT.** Hélène Florent, Jorge Antonio Guerrero, Claude Legault, Marine Johnson **DIST.** Les Films Opale